



Recherches & Travaux

89 | 2016

Les voyages en Europe des écrivains polonais (XIX^e-XXI^e siècles)

À quoi sert un voyage de proximité ? Les enjeux de la prose de Mariusz Szczygieł et de Krzysztof Varga

What Use Is Travelling in the Near Abroad? What Is at Stake in the Prose of Mariusz Szczygieł and Krzysztof Varga

Marek Tomaszewski



Édition électronique

URL : <http://recherchestravaux.revues.org/852>
ISSN : 1969-6434

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2016
Pagination : 55-66
ISBN : 978-2-84310-338-4
ISSN : 0151-1874

Référence électronique

Marek Tomaszewski, « À quoi sert un voyage de proximité ? Les enjeux de la prose de Mariusz Szczygieł et de Krzysztof Varga », *Recherches & Travaux* [En ligne], 89 | 2016, mis en ligne le 12 janvier 2017, consulté le 01 juin 2017. URL : <http://recherchestravaux.revues.org/852>

À quoi sert un voyage de proximité? Les enjeux de la prose de Mariusz Szczygieł et de Krzysztof Varga

Les liens entre la littérature et le reportage suscitent actuellement un vif intérêt parmi les chercheurs français. En témoigne une série d'ouvrages dont le dernier, intitulé *Roman et reportage. Rencontres croisées*¹, paru en 2015 aux Presses universitaires de Limoges, qui constitue à la fois l'état des lieux et l'aboutissement d'une vaste recherche qui s'est imposée comme un domaine prometteur des études littéraires en France². Quand on veut remonter aux origines du journalisme anobli par la littérature, on met généralement en rapport deux traditions du genre communément appelé *literary journalism* aux États-Unis et *grand reportage* en France. À cela vient de s'ajouter le nouveau prix Nobel de littérature décerné à l'écrivaine biélorusse Svetlana Alexievitch qui, à travers ses livres-reportages cultive, à sa manière, la passion du réel, en construisant des « romans à voix » lesquels s'éloignent des règles quelque peu étroites du genre romanesque, *stricto sensu*, dans la mesure où ils enrichissent le récit journalistique d'un témoignage psychologiquement authentique afin de mieux – pour utiliser son expression – « circuler dans la vie des autres »³.

Celui qu'on considère comme le fondateur du reportage polonais contemporain, Ryszard Kapuściński, a marqué, on le sait, le xx^e siècle par ses observations judicieuses. De nombreux journalistes-écrivains de la Pologne d'aujourd'hui se réclament de lui. Or, ce qui caractérise la prose de Kapuściński, c'est qu'elle

1. M. Boucharenc (dir.), *Roman et reportage. Rencontres croisées*, Limoges, PULIM, 2015.

2. Voir également M. Collomb, *Le Reportage dans la littérature Art déco*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1987; J. Touzot, *L'Écrivain-Journaliste*, Paris, Klincksieck, 1998.

3. J. Carini, B. Vitkine, *Le Monde*, 10 octobre 2015, p. 2.

puise son inspiration dans des pays lointains, situés sur des continents autres que l'Europe : le Ghana, le Soudan, le Mozambique, l'Iran, voire le Honduras et le Salvador. Il est donc, *a contrario*, tout à fait intéressant de voir que les textes que j'évoquerai ici réduisent sciemment (en kilomètres) le chemin parcouru par celui qui se lance à la découverte de l'Autre. Au lieu d'explorer ce qui est distant, éloigné, le reporter des environs proches s'acharne à décoder le voisinage quasi familial, en l'occurrence la Tchéquie et la Hongrie, c'est-à-dire les contrées qui demeurent presque porte à porte avec la Pologne et qui, loin d'étaler les mirages de l'exotisme, offrent à ses compatriotes un sentiment confortable, mais souvent trompeur, de solide connaissance d'un monde issu d'une culture voisine et contiguë. Seulement voilà : vus de Pologne, les autres pays, et plus particulièrement ceux des alentours, peuvent être également perçus à travers de multiples clichés. Faut-il vraiment voyager très loin pour apprendre des choses sur les autres ? L'ignorance des autres se situe-t-elle obligatoirement à l'échelle planétaire ? Contrairement à ce qu'on pourrait croire, le voisinage proche, les affinités culturelles et la distance géographique restreinte ne sont pas, non plus, à même de nous préserver des stéréotypes lénifiants. Littérature de voyage, reportage et exploration n'y échappent pas, même lorsque l'espace qu'ils explorent ne représente pas une grande distance à parcourir sur la carte du monde.

Mariusz Szczygieł est un journaliste et un écrivain polonais né en 1966 à Złotoryja. Il est actuellement directeur adjoint du supplément hebdomadaire « Grand format » de *Gazeta Wyborcza*, un des principaux quotidiens polonais. Son livre, *Gottland*⁴, qui raconte l'histoire de la Bohême (1882-2003) a reçu le Prix des libraires de Pologne en 2007. Son deuxième livre, *Chacun son paradis*⁵, évoque, dans le prolongement du premier, les problèmes de la religion en Tchéquie et se penche sur les problèmes actuels de ce pays tout en examinant en profondeur, à la faveur de nombreuses déambulations, son passé historique⁶.

Krzysztof Varga, moitié polonais, moitié hongrois, né en 1968 à Varsovie, est rédacteur de la section « Culture » de *Gazeta Wyborcza*. Il est l'auteur d'une

4. M. Szczygieł, *Gottland*, Wolowiec, Éditions Czarne, 2006 ; *Gottland*, trad. M. Carlier, Arles, Actes Sud, 2008 (Prix du livre européen 2009). Toutes les citations sont tirées de ces éditions.

5. M. Szczygieł, *Zrób sobie raj*, Wolowiec, Éditions Czarne, 2010 ; *Chacun son paradis*, trad. M. Carlier, Arles, Actes Sud, 2012. Toutes les citations sont tirées de ces éditions.

6. M. Szczygieł vient de publier un troisième livre sur la Tchéquie, *Láska nebeská* [*Amour céleste*], ouvrage de réflexion sur la littérature et la culture tchèques, agrémenté de photographies, Agora, Varsovie, 2012. J'ai préféré m'en tenir à un corpus réduit pour rester dans les limites d'un article ; je n'aborderai donc pas cet ouvrage.

bonne dizaine de romans dont *Gulasz z turula*⁷, qui a reçu le prix Nike du public, un des plus prestigieux prix littéraires en Pologne. Le «Turul» est un oiseau mythique hongrois issu du croisement d'un aigle avec une oie. Comme l'auteur le dit lui-même, ce livre sur la Hongrie lui a surtout permis de prendre un peu de distance à l'égard de la polonité («*odskocznia od Polski i od polskości*»). Son dernier livre, *Czardasz z mangalicą*⁸, qui poursuit la veine de *Goulasch de turul*, nous mène toujours en Hongrie, pays fascinant, proche, mais, aussi, dangereusement éloigné. Le porc mangalitza, sorte de porc laineux proche du sanglier, qui acquiert dans la prose de Varga une valeur symbolique, est bien un animal des plaines hongroises. Nous ignorons complètement sa spécificité.

Ces deux écrivains, tous deux journalistes de *Gazeta Wyborcza*, tous deux édités en Pologne par les Éditions Czarne, tous deux auteurs de non-fiction, dont l'écriture suit un cheminement divergent sur le plan stylistique, poursuivent toutefois un projet similaire. Szczygiel se présente comme un tchéco-philie malpropre et sordide («*niechlujny czechofil*»); Varga se demande d'où vient le sentiment d'amitié que les Polonais vouent aux Hongrois, en opérant un retour nostalgique vers son pays d'enfance et les saveurs de la cuisine hongroise. Vu l'implication personnelle qui est à l'origine de ces écrits, s'agit-il dans les deux cas d'un reportage fait d'impartialité mesurée ou d'un voyage subjectif à l'intérieur de soi ?

Le premier élément de comparaison entre ces quatre reportages rédigés par deux confrères d'un même journal (lequel est le plus grand quotidien indépendant en Europe centrale) est la logique binaire d'un travail accompli en deux temps. Lorsqu'un livre ne suffit pas pour traduire l'essentiel des réflexions sur «le pays de prédilection», il faut en écrire un deuxième afin de dompter la matière insubordonnée et débridée qu'il cherche à maîtriser et mener son enquête jusqu'au bout. C'est ainsi que *Chacun son paradis* vient après *Gottland*, tout comme *Czardas avec un porc mangalitza* suit, à quelques années près, *Goulasch de turul*. L'on voit bien, de prime abord, une certaine difficulté initiale à trouver un angle de narration approprié. Dans le premier livre, Mariusz Szczygiel joue consciemment avec le nom d'une vedette de la chanson, Karel Gott (à la fois le Presley et le Pavarotti tchèques) en l'associant au mot *Gott* [Dieu] en allemand. L'auteur explore en outre quelques histoires marquantes de l'avant et de l'après Deuxième Guerre mondiale en Bohême : les vicissitudes

7. K. Varga, *Gulasz z turula* [*Goulash de turul*], Wolowiec, Éditions Czarne, 2008. Les citations sont traduites par M. Tomaszewski. Le titre de ce livre sera désormais abrégé en *Gulasz*.

8. K. Varga, *Czardasz z mangalicą* [*Czardas avec un porc mangalitza*], Wolowiec, Éditions Czarne, 2014. Les citations sont traduites par M. Tomaszewski. Le titre de ce livre sera désormais abrégé en *Czardas*.

de la dynastie de la chaussure Bata, les déboires d'une star du cinéma tchèque sous le régime nazi et dans la Tchécoslovaquie communiste, l'édification d'un immense monument à la gloire de Staline sur la colline surplombant Vltava ou le prodigieux effacement de la mémoire de Franz Kafka de la place de la vieille ville de Prague. Le texte est réparti en seize chapitres rédigés à la troisième personne (avec des bribes de dialogues incorporés au récit).

Quant au deuxième recueil publié deux ans plus tard (2011) par le même auteur, il introduit de plus en plus le « je » du narrateur, lequel se montre moins avare de ses propres commentaires, en dévoilant de manière ouverte la perspective de l'observateur des faits et des événements, comme le prouve cette remarque de la préface : « Dans l'hymne tchèque, on doit sans doute rester couché. Car que peut-on faire d'autre au paradis ? » C'est, bien sûr, une allusion ironique, aux paroles de l'hymne national tchèque : « Le verger luit de la fleur du printemps / Un paradis terrestre en vue⁹ ». La charpente du livre est augmentée, cette fois-ci, jusqu'à vingt et un chapitres et la multiplicité des points de vue qui s'en dégage semble être le meilleur moyen de livrer de la réalité tchèque une vision plus circonstanciée. L'auteur nous propose une série de rencontres inoubliables avec des figures célèbres, tels Egon Bondy, philosophe et chef de file de l'*underground* artistique tchécoslovaque, Jan Saudek, illustre photographe pragoise, ou bien David Černý, jeune sculpteur provocateur, dont les œuvres pointent audacieusement les coins importants de la capitale. Aux connaissances historiques, qui paraissent indispensables pour la compréhension de la mentalité tchèque appréhendée à travers les siècles, le récit à la première personne, enrichi par les interviews arrachées aux représentants de la société pragoise d'aujourd'hui, adjoint des informations glanées sur le terrain, en conformité avec les règles du reportage journalistique qui prend quelquefois l'allure d'une enquête sociologique.

Ce type d'approche, par étapes successives, caractérise aussi la prose de Krzysztof Varga. La métaphore culinaire préside à la construction de son premier livre sur la Hongrie. Elle sera d'ailleurs également présente dans le second. *Goulasch de turul* s'ouvre sur un souvenir d'enfance du narrateur où celui-ci convoque les bonnes odeurs de cuisine à l'heure du repas de midi¹⁰. Dans ce livre, la narration se mue quelquefois en essai historique ou littéraire tandis que l'ensemble de cette prose est réparti en huit chapitres dont les titres renvoient de manière amusante à des recettes de cuisine : « Fricassée de

9. M. Szczygieł, *Chacun son paradis*, ouvr. cité, p. 13. En polonais : « *W sadzie pyszni się wiosenny kwiat/ widać, że to ziemski raj* » (p. 12).

10. « *W dzieciństwie na Węgrzech najbardziej lubiłem zapach rozchodzący się z mieszkań koło godziny trzynastej, kiedy nakrywano do stołu* » (K. Varga, *Gulasz*, ouvr. cité, p. 7).

Kadar» [*Paprykarz z Kadara*], «Rôti de Horthy» [*Pieczeń Hortyego*], «Soupe de Rakosi» [*Zupa z Rakosiego*], «Salami de Saint Stéphane» [*Salami ze Świętego Stefana*] et ainsi de suite. Cette vision gastronomique de la Hongrie est bien sûr appuyée sur tout un arsenal de plats dont les saveurs nous accompagnent lors des nombreuses flâneries de l'auteur tout au long des pittoresques quartiers de Buda et de Pest. Mais les merveilles de la cuisine hongroise ne sont qu'un prétexte pour nous introduire dans le vaste labyrinthe, aux multiples galeries de tableaux, d'annales et de chroniques anciennes, qui alimentent l'imaginaire éternel du peuple magyar. Le récit à la première personne renvoie à l'auteur lui-même, lequel imprime, sur chaque phrase de son texte-enquête sur les bords du Danube, la marque de ses joies et de ses états d'âme, même si ses pérégrinations de rues en musées ou cafés fournissent une dose d'objectivité assez convaincante. Le nostalgique oiseau aigle-oie «turul», l'amiral Horthy sur son cheval blanc, les guerriers mythiques d'Arpad : autant d'images qui surgissent du passé et qui sont susceptibles d'enflammer, de nos jours encore, l'esprit des héritiers de la philosophie des tribus nomades. Dans un réflexe mélancolique, Varga se lance aussi à la recherche des traces vivantes de ses aïeux en reconstituant entre autres l'histoire de sa grand-mère Teréz Varga. «Le sort de la nation hongroise paraît si tragique car il n'intéresse personne d'autre que les Hongrois eux-mêmes. Ceux-ci n'ont pas réussi à faire de leur malheur historique une cause mondiale¹¹», remarque le narrateur. Loin de dissimuler la présence du reporter et de prétendre à la neutralité, le texte de Varga met en avant la silhouette de celui qui enquête et commente. Il produit ainsi une sorte de *selfie* narratif. Toutefois, jouant constamment sur sa double identité, l'auteur arrive à explorer, à la manière d'un psychanalyste, les recoins les plus enfouis, les plus reculés, de l'inconscient collectif hongrois. Bien que la capitale occupe dans ce texte une place privilégiée, le récit dévie également vers Szoborpark (musée des sculptures pathétiques du réalisme socialiste où l'on peut voir les colossales jambes de Staline), vers Pécs, ville familiale du régent Horthy près de la frontière croate, pour se perdre finalement dans l'immensité de la Grande Plaine Alföld.

Ce désir de tout décoder et de tout dévorer – l'ogre biculturel Varga, à force de comparer, de déguster et d'avaler toutes sortes d'inventions alimentaires, déconstruit à la fois les mythes des deux pays de sa généalogie – se généralise davantage encore dans son second livre, *Czardas avec un porc mangalitzza*. Ce reportage essayiste reproduit la structure en huit chapitres du premier livre

11. «*Węgierski los jest tak tragiczny, ponieważ nie interesuje na świecie nikogo prócz samych Węgrów. Ze swojego historycznego nieszczęścia Węgrom nie udało się zrobić sprawy światowej*» (K. Varga, *ibid.*, p. 71).

– est-ce une fascination pour le chiffre huit ou bien un code poétique dissimulé? –, qui permet de diversifier encore l'éventail impressionnant de sujets, jusqu'à introduire une note autoréflexive dans le chapitre « Roman non-écrit » [*nienapisana powieść*] où l'auteur entraîne le lecteur dans les méandres de son écriture en parlant d'un roman de Budapest jamais achevé. Les visites de nombreux sites hongrois se mélangent de plus en plus avec les souvenirs de films et de livres de jeunesse. Ce qui est vu est tout de suite passé au tamis de la grande ou de la petite histoire, y compris celle des émeutes nationalistes de 2006, immortalisées par Janos Korenyi dans un tableau intitulé *La charge de cavalerie du 23 octobre 2006*. Sur ce tableau, un policier armé et casqué, plante le fer de sa lance dans le cœur d'une jeune fille, martyr qui incarne la résistance contre le retour du pouvoir communiste (réminiscence de l'Insurrection de 1956). Qui sait, remarque l'auteur sur un ton espiègle, « si ces jours d'octobre 2006 ne constituent pas la date la plus importante dans l'histoire récente de la Hongrie, car tout ce qui s'est produit ensuite sur les bords du Danube n'était que la conséquence de ce brûlant automne¹² ».

On voit bien que la méthode est différente : effort d'impartialité chez Szczygieł, récit empreint de subjectivité chez Varga. L'objectif visé cependant se révèle identique dans les deux cas : il s'agit de ne pas se borner à regarder des rues, des musées, des monuments, des paysages en en faisant un judicieux inventaire, mais de remonter chaque fois à la racine des choses, de défaire le nœud des frustrations collectives pour faire apparaître au grand jour à quel point le citoyen d'un pays d'Europe centrale est toujours – peut-être plus encore aujourd'hui qu'hier – prisonnier des légendes, des mythes, des traumatismes du passé. Il s'agit bien de comprendre le fonctionnement mental d'un peuple, d'analyser ses phobies et ses parades, en bref de s'en prendre à ses tripes.

La méthode d'investigation de Szczygieł se situe à l'opposé de celle de Varga, mais leurs buts se rejoignent en fin de compte. Szczygieł opte pour la variation des points de vue afin d'éviter le subjectivisme d'un exposé exclusivement à la première personne. Il adopte de nombreuses perspectives et revendique, auprès de ses interlocuteurs, l'image d'un auditeur appliqué. En somme, il laisse la place à un fantasme d'ubiquité et de contrôle car il est à la fois à l'extérieur et à l'intérieur. L'entretien avec les témoins, l'écoute attentive des arguments, la composition sont autant de marques de fabrique de Szczygieł. Il repère facilement ce moment où la parole s'aiguise, où le verbe dépasse l'orateur et en conclut, au bout du compte, que le peuple tchèque a des défauts

12. « *kto wie czy tamte październikowe dni 2006 roku to nie najważniejsza data w najnowszej historii Węgier, bo przecież wszystko, co się później działo nad Dunajem, było poniekąd konsekwencją owej gorącej jesieni* » (K. Varga, *Czardas*, ouvr. cité, p. 206).

totallement différents du peuple polonais. N'en serait-il pas, d'ailleurs, de même pour ce qui est de ses vertus ? Pour comprendre, par exemple, pourquoi il n'est pas facile en Tchéquie de commettre un acte héroïque, il interroge un chauffeur de taxi. Au départ, il rappelle à ce dernier que la résistance tchèque a réussi, pendant l'Occupation, un exploit incroyable en organisant un attentat contre Reinhardt Heydrich, favori d'Hitler et protecteur de Bohême-Moravie. Curieusement, son interlocuteur, au lieu de s'attribuer narcissiquement la mémoire de cet événement glorieux, n'hésite pas à minimiser le courage de ses compatriotes. Il prétend même que le bourreau a facilité la tâche aux résistants, parce qu'au premier tir des attaquants, Heydrich a donné l'ordre d'arrêter la voiture dans laquelle il se trouvait : « Il s'est donc lui-même livré comme sur un plateau, monsieur. Il n'y a vraiment pas de quoi s'extasier¹³ ». En poursuivant ses recherches, le journaliste constate qu'il existe même un certain déficit de héros de la Révolution de velours de 1989.

Ceci nous amène à la « Première station » de David Černý¹⁴. Nous savons qu'à Prague, sur la fameuse place Venceslas, témoin des grands événements nationaux, se dresse le monument équestre de saint Venceslas dont les généreuses actions furent consacrées à la gloire de Dieu. Mais juste à côté, au bout de longs passages dans le style Art déco, il est aisé de pénétrer dans le palais Lucerna et de découvrir la réplique ou le revers artistique du monument érigé à la gloire du patron de la Tchéquie. On y est surpris de voir que le grand saint de la Bohême, aux dimensions gigantesques, est assis à califourchon sur le ventre du cadavre de son cheval. Cet illustre animal, accroché au plafond par les pieds, exhibe une langue pendante et blafarde.

Décidément, il n'est pas facile de pratiquer le culte de l'héroïsme en Tchéquie ! Face à l'ironie et à l'athéisme qu'affichent publiquement les Tchèques, l'auteur, voulant atteindre une certaine profondeur historique, se sent obligé de faire un détour par le xvii^e siècle pour constater que le peuple de la Bohême, s'étant insurgé, lors de la bataille de la Montagne Blanche, contre l'empire des Habsbourg, s'était en même temps dressé contre le catholicisme romain et qu'il en subit les conséquences jusqu'à l'époque actuelle¹⁵. Car après 1621, les jésuites ont décidé de convertir par la force cette nation, protestante depuis Jan Hus, à la foi catholique. Pour cela, ils ont submergé Prague d'églises baroques tandis que des milliers de saints de pierre ont été placés en des lieux stratégiques, y compris le long du pont Saint Charles, « afin d'arracher à l'âme

13. M. Szczygieł, *Chacun son paradis*, ouvr. cité, p. 44-45 ; « *Podał się więc nam na talerzu proszę Pana. Czym się tu zachwycać?* » (p. 82).

14. *Ibid.*, p. 240 (en français : p. 230).

15. Chap. « Une brève histoire d'aversion » [*Krótką historia niechęci*] (*ibid.*, p. 119-130 ; en polonais : p. 141-152).

de la nation sa foi et sa langue» (Milan Kundera). Selon une mise en scène digne de l'actuel Daesh, les décapitations cruelles des aristocrates tchèques sur une place publique de la capitale se déroulaient sur une estrade surélevée, en bas de laquelle des cercueils vides attendaient les cadavres. Par la suite, la noblesse tchèque n'a pu survivre qu'au prix de la collaboration avec les oppresseurs. Vu l'impact de ces faits barbares, faut-il s'étonner qu'aujourd'hui la plupart des Tchèques prétendent vivre sans Dieu ? La riposte à l'asservissement religieux est pourtant arrivée au début du xx^e siècle, lorsque l'anniversaire de la mort de Jan Hus fut célébré comme une fête nationale, tandis que le drapeau hussite flottait au-dessus du château de Prague sur l'ordre du président Masaryk. Nombre de prêtres catholiques rejoignirent alors l'Église hussite. Mais le rapport à la foi a subi de toutes parts une érosion progressive. En foulant les pavés de Prague et des petites villes de province, l'auteur s'efforce de rendre hommage à cette laïcité, qui est plutôt une exception dans le concert des pays centre-européens. Ce qui est également une spécialité tchèque, c'est l'humour et le rire qui libèrent de la peur du diable. « L'humour est une astuce qui permet d'amoindrir un fait, comme si nous le regardions à travers une lunette retournée », écrit Karel Čapek¹⁶. Un hommage est rendu, à la même occasion, à Bohumil Hrabal qui nous a si bien montré que tout ce qui nous arrivait pouvait être merveilleux. À l'instar de Paweł Huelle qui, dans *Mercedes Benz*, roman paru en 2001, parle de la dette qu'il a contractée à l'égard de l'auteur de *Ruelle perdue* (1948) et de *Chaque jour un miracle* (1979), Mariusz Szczygieł évoque, quant à lui, cet extraordinaire génie de Hrabal qui consiste à transformer la bêtise en sagesse et la laideur en beauté¹⁷. Faut-il s'étonner que le mot *pohoda*, qui signifie bonne humeur et la sérénité, importe plus en Tchéquie que *idéologie* ou *honneur* ?

Couvrant, en tant que reporter, la visite du pape Benoît XVI à Prague, Mariusz Szczygieł multiplie les enquêtes auprès de la population locale pour découvrir encore une particularité susceptible d'effrayer plus d'un Polonais. Il s'avère notamment qu'à Prague la moitié des personnes décédées n'ont pas de funérailles. Neuf personnes sur dix meurent à l'hôpital, et il n'y a pas assez de soins palliatifs. Certains disent que c'est la preuve de l'individualisme tchèque qui tranche avec l'esprit grégaire des autres nations, dont la Pologne. D'autres nous font savoir que les Tchèques ne sont pas esclaves de la tradition et que le deuil est pour eux une affaire strictement privée. D'autres encore appellent ce phénomène de carence émotionnelle « la république de la dénégation ».

16. K. Čapek, cité d'après M. Szczygieł, *ibid.*, p. 222.

17. *Ibid.*, p. 65 (en français : p. 43).

En revanche, dans la Hongrie toute proche on se croirait presque à l'autre bout du monde. Hormis le fléau du suicide qui ravage ce pays et qui n'est pas sans rapport avec le caractère mélancolique de ses habitants, Krzysztof Varga s'acharne à décrire les effets pervers du traumatisme profond qui secoua les âmes hongroises à la suite du traité de Trianon, signé le 4 juin 1920 par les puissances belligérantes de la Première Guerre mondiale au détriment des Magyars qui se sont alors vus amputés d'une grande partie de leur ancien territoire (dont Kassa, en slovaque Košice). Depuis, il persiste chez eux un penchant moribond et masochiste pour la commémoration des grandes défaites nationales dont la liste est impressionnante comme en témoigne le monument « Pro Patria », érigé à la gloire de l'héroïsme hongrois à Opusztaszer, en plein milieu de la Grande Plaine¹⁸. « À en juger d'après les tableaux que je regarde à la Galerie nationale, constate l'auteur, les Hongrois furent heureux et souriants uniquement au moment de la « conquête armée de la patrie ». Peut-être, pour connaître de nouveau le bonheur, les « vrais » Hongrois devraient-ils revenir à leur ancienne patrie, sur les terres de leurs ancêtres, dont ils sont jadis venus ? Je les vois, lors des manifestations du groupement Jobbik, ces jeunes habillés en blouses ornées d'inscriptions en écriture runique (*szekely magyar rovasiras*), alphabet des Hongrois « mythiques », de ces tribus magyares aux ordres du vaillant Arpad, arrivées au bord de Danube au Moyen Âge *via* la Transcarpathie¹⁹ ».

Un détour s'impose cependant, en contrepartie, à travers la mémoire littéraire limitrophe, pour aller à la rencontre de l'ombre de Danilo Kiš, écrivain serbe originaire de Subotica, de mère monténégrine et de père juif de langue hongroise, auteur du fameux *Cirque de famille*, ou bien d'un autre écrivain, Ferenc Molnar, issu d'une famille juive de Budapest, auteur du célèbre roman, *Les Garçons de la rue Paul*, lui-même rescapé *in extremis* des persécutions nazies contre les Juifs de Hongrie. Le lecteur est en droit de se demander quel public éclairé pourrait encore s'intéresser à Subotica ou Szabatka, s'il n'y avait pas eu cet héritage littéraire de Danilo Kiš ou de Dezsö Kosztolányi. Mais, d'un autre côté, ce pèlerinage dans les hauts lieux de la culture centre-européenne se trouve constamment confronté à l'expression xénophobe d'un peuple revendicatif, animé par un esprit narcissique. Le scandale de 2009 a durablement marginalisé le Parti socialiste hongrois. Quant à l'alternative au pouvoir en place, détenu par la conservatrice Fidesz de Victor Orban, elle ne s'organise réellement qu'autour de Jobbik. Cette formation populiste d'extrême droite,

18. K. Varga, *Goulasz*, ouvr. cité, p. 180-182.

19. « *Jeżeli więc tak naprawdę – wnioskuję wyłącznie z obrazów, które oglądam w Galerii Narodowej – szczęśliwi i roześmiani byli Węgrzy wyłącznie w momencie zajmowania ojczyzny, to być może, by znów osiągnąć szczęście, prawdziwi Węgrzy powinni wrócić do swojej pradaowej ojczyzny.* » (K. Varga, *Czardas*, ouvr. cité, p. 157.)

qui a su polir son discours, a obtenu 20% aux législatives de l'an dernier. Elle n'a pas pour autant renié ses fondamentaux : nostalgie de la grande Hongrie, reconquête des territoires perdus, ségrégation des Roms, antisémitisme. Et, pour les éléments les plus radicaux : références assumées au régime des Croix fléchées, allié des nazis. Tout cela se mêle au souvenir de la marche victorieuse des guerriers d'Arpad.

Voilà pourquoi les voyages et les flâneries de l'auteur de *Czardas avec un porc mangalitza* remplissent son cœur d'inquiétude. Ni les *turuls* dont on garde la nostalgie ni même l'orgueil suscité par des choses exceptionnelles, telles le magnifique porc *mangalica* ou la vache grise hongroise, ne sont à même de le consoler. Il garde le souvenir amer du livre de l'écrivain hongrois Tibor Cseres intitulé *Journées froides*, consacré au pogrom d'Ujvidek (Novi Sad) qui s'est déroulé dans cette ville située au carrefour de différents peuples et cultures, sous la forme d'un cruel massacre perpétré en 1942, au nom du régent de la Hongrie, Miklos Horthy. La conscience de ces faits répand une opacité maléfique sur les paysages idylliques de la rivière Tisza (Cisa). C'est alors que le reporter rédige cette phrase qui, avec le recul dont nous disposons, a pris un sens pour le moins prophétique :

[...] car tout peut encore revenir lorsque cette belle utopie européenne, cette bizarrerie historique aura éclaté, car chaque nation ne souhaite au fond que se cloisonner, se séparer des autres. Et lorsque les nations voudront de nouveau être nations et non pas une sorte d'Européens globalisés, elles réinstalleront les barrières, les guérites et les fils barbelés ; avec une ferveur de néophytes elles procéderont aux contrôles, aux perquisitions et aux interrogatoires humiliants. C'est alors que ces nations se sentiront plus importantes et plus grandes, mais aussi plus en sécurité, car l'homme a toujours un problème avec la liberté²⁰.

Dans l'avant-propos à *l'Anthologie du reportage littéraire polonais* Margot Carlier souligne que « ce qui d'ordinaire relève du pur journalisme, de l'informatif, donc de l'instantané et fugace, est devenu ici une branche de la littérature²¹ ». Ce qui, à son avis, caractérise les reporters polonais, « c'est une grande sensibilité d'approche journalistique et une certaine prédilection pour les destinées et les faits en apparence banals, mais qui recèlent toujours des

20. « [...] a przecież wszystko może jeszcze wrócić, gdy rozpadnie się ta piękna europejska utopia, to historyczne kuriozum, bo przecież każdy naród chce się w gruncie rzeczy odgradzać i gdy narody znów zechcą być narodami, a nie jakimiś uogólnionymi Europejczykami, to przywrócą szlabany, budki, druty kolczaste, z neoficką gorliwością zabiorą się do kongroli, rewizji, upakarzających przesłuchań i poczują się ważniejsze i większe, a także bezpieczniejsze, ponieważ człowiek ma problem z wolnością. » (K. Varga, *Czardasz*, ouvr. cité, p. 99.)

21. M. Carlier (dir.), *La vie est un reportage. Anthologie du reportage polonais*, Montricher, Noir sur Blanc, 2005, p. 9 et 13.

zones d'ombre et d'insolite que seul un regard attentif saurait percevoir». Nous sommes tentés d'acquiescer à son propos²².

Pour conclure, on peut dire que les œuvres de Mariusz Szczygieł et de Krzysztof Varga sont animées par une pratique d'écriture qui répond aux exigences de notre temps, lequel, tributaire des médias de notre époque, tend à abolir les frontières entre reportage et fiction. Leurs textes, destinés autant à la presse qu'aux maisons d'édition, se présentent comme un mélange de reportage d'investigation et de techniques propres au roman-enquête héritées du *new journalism* ou de la prose de Truman Capote, l'auteur de *De sang-froid* (1967). Ils représentent une libération du journalisme aussi bien que de la littérature. Leur méthode permet aux professionnels de la presse d'abandonner leurs habitudes d'écriture stéréotypées et, en incitant ceux-ci à emprunter des techniques romanesques, d'atteindre une véritable dimension existentielle. Ce type d'expérience, ramène en outre le roman, égaré souvent dans des formalismes vains et des sujets oiseux, vers des préoccupations qu'il a oubliées, c'est-à-dire vers le réalisme et les événements d'actualité. Mais, au-delà des considérations esthétiques, ce qu'il faut souligner, c'est bien cette courageuse tentative des deux écrivains qui consiste à prendre *hic et nunc* la température d'une collectivité humaine, la sonder pour connaître ses refoulements, ses lubies et ses effarements, mais toujours dans une relation étroite avec les faits d'histoire qui conditionnent tellement leur esprit. Cette constatation nous conduit à la conclusion suivante : la réflexion approfondie qui permet de mieux cerner la mentalité de notre voisin, à force d'observer de près sa façon d'être et de penser, nous conduit inévitablement vers nous-mêmes. Voilà ce qui construit la valeur ajoutée de ces textes. En parlant de la « supercherie » de Hrabal qui transforme le hideux en merveilleux, Mariusz Szczygieł remarque ceci : « [...] cette supercherie est nécessaire. Ce sont surtout mes compatriotes qui semblent en avoir besoin, car ils voient le monde à travers leur défaut congénital : ils ont l'éthos dans un œil et le pathos dans l'autre²³ ». On peut dire que la connaissance de l'Autre engage directement notre vision du monde, définit l'apparence sensible de notre univers. Ce n'est qu'en épousant les rêves et les apories de nos voisins que nous pouvons découvrir qui ils sont réellement. En faisant taire notre voix, nous sommes en mesure d'entendre la leur.

22. Cette anthologie comprend des textes de A. Bikont, M. Szczygieł, W. Tochman, M. Banasiak, W. Nowak, I. Morawska, P. Głuchowski, L. Ostafowska, B. Pawlak, H. Krall, R. Kapuściński, M. Brandys.

23. M. Szczygieł, *Chacun son paradis*, ouvr. cité, p. 65 ; « *to oszustwo jest potrzebne. Porzadają go zwłaszcza Polacy, którzy na świat patrzą ze swoją wadą wrodzoną, bo w jednym oku siedzi nam etos, a w drugim patos* » (p. 43).

Au sujet de la Pologne et de la Tchéquie, j'ai envie de citer la phrase de Léon Noel, ancien ambassadeur de France en Pologne : « Dans mon ouvrage, publié en 1946, j'ai longuement traité de la mésintelligence entre la Pologne et la Tchécoslovaquie, dont il n'est pas exagéré d'affirmer qu'elle a été, entre les deux guerres mondiales, un des principaux facteurs de désagrégation de l'Europe nouvelle²⁴. »

Voilà le constat d'une belle mésentente qui pourrait nous éclairer pour l'avenir. En lisant les reportages de Varga et Szczygieł, je ne peux pas m'empêcher de penser à l'image d'un *boomerang*. Celui-ci, une fois lancé de façon à tourner sur lui-même, vole vers un autre lieu en décrivant une trajectoire courbe qui lui permet de revenir vers son lanceur.

À quoi sert un voyage de proximité? Peut-être sert-il avant tout à mieux nous connaître nous-mêmes.

24. L. Noel, *La Pologne entre deux mondes*, Paris, Institut d'études slaves, 1984, p. 201.